

## ASSIMILATION VERSUS RACISME DANS "NO MAN'S LAND" (1986) DE ROLAND BRIVAL

Sylvie César (Berlin)

La loi d'assimilation est votée le 19 mars 1946. À partir de cette date, les possessions françaises aux Antilles gagnent le statut de départements d'outre-mer, les Antillais obtiennent ainsi la nationalité française.

C'est en avril 1963 qu'est fondé le BUMIDOM, Bureau pour le Développement des Migrations des Départements d'outre-mer. Cette société d'État est mise en fonction pour contrôler les processus d'immigration jusqu'alors spontanée; ce qui n'empêche nullement celle-ci de se poursuivre. Le BUMIDOM contrôle à 60% le processus d'immigration.

On peut lire en juin 1971 dans le rapport général du sixième plan pour les DOM:

Le rapport sur les principales options tient pour indispensable d'encourager une politique de la natalité en métropole. Dans les DOM, c'est maintenant la politique inverse qui est retenue. Dès lors, la commission propose de les combiner en un ensemble cohérent [...] Dès lors, les deux phénomènes doivent être rapprochés: le surplus de population active des DOM doit compenser le déficit ou une part du déficit métropolitain. Cette compensation peut elle-même se faire de deux façons: on peut rapprocher la main d'œuvre du capital, ou rapprocher le capital de la main d'œuvre. La commission a reconnu qu'il était humainement plus facile d'adopter la première attitude (Lirus 1979:91/92).

De là l'émigration forcée vers la France, qui devient nécessaire pour régler le problème démographique aux Antilles et parer au chômage dans les DOM. Ce sont pourtant les structures économiques qui restent déterminantes.

Ainsi les Martiniquais, comme tous les Antillais se voient obligés de partir en métropole dans la simple nécessité de trouver du travail, tandis que de plus en plus de coopérants du service militaire adapté, outre les forces de l'ordre et les fonctionnaires publics métropolitains, envahissent le marché de l'emploi. C'est ce que Aimé Césaire, Député Maire de Fort-de-France, appelle le "génocide par substitution". En 1982, la "colonie" martiniquaise en métropole représente environ 30% de la population de

l'île; le nombre de Martiniquais nés en métropole était de 95704 en 1982 contre 34816 en 1968 (Mathieu 1988: 39).

A cette migration économique, qui touche d'une part les fonctionnaires du secteur public, mais surtout un prolétariat très nombreux, peu qualifié et donc mal rémunéré, s'ajoute la "migration des cerveaux". En effet, l'infrastructure universitaire aux Antilles oblige les jeunes étudiants à partir vers la France pour compléter leur formation. L'intellectuel doit lui aussi partir en métropole pour donner cours à ses activités.

Roland Brival, auteur du roman *No man's land*, vit lui-même depuis quelques années à Paris. Il est né à Fort-de-France en Martinique où il a été producteur d'émissions culturelles sur FR3 Martinique, la radio-télévision régionale. Il a ensuite dirigé le groupe Boua-Boua Martinique, dont la recherche artistique était pluridisciplinaire, ses spectacles regroupaient en effet théâtre, marionnettes et musique. Avant *No man's land*, il a déjà publié quatre romans dans lesquels l'élément historique joue le plus grand rôle.

Avec *No man's land*, il touche au contraire à un thème d'actualité: la situation de l'émigré en métropole et sa difficulté d'intégration à une société qui non seulement lui est étrangère, mais surtout le rejette. Ainsi Julie Lirus note:

Son adaptation (c'est-à-dire celle de l'Antillais) est en grande partie fonction du regard des gens qui appartiennent à la société dans laquelle elle veut s'insérer. Le migrant antillais n'est pas un être isolé. Dans l'esprit collectif français il est le représentant d'un groupe perçu d'emblée comme étranger, parce que noir. Si dans les représentations collectives, le groupe est dévalorisé (et c'est le cas), l'individu quel que soit son statut, sera porteur du stéréotype que les gens ont du groupe, ce qui entraîne plus souvent que rarement des relations interpersonnelles tendues (l'Antillais non plus n'est pas neutre) allant jusqu'au rejet, à la discrimination, au racisme (Lirus 1979:73).

Le racisme est devenu un thème d'une effrayante actualité en France, il a pris avec le succès du parti d'extrême droite, le front national, une ampleur politique. Cela ne prouve-t-il pas l'échec de cette politique d'assimilation en vigueur depuis la départementalisation?

Ainsi Jean-Ahmed Balthazar, le héros de *No man's land* est-il une victime de la politique d'assimilation, une "véritable déportation" (Lirus 1979:58). Il est né en France d'un père d'origine algérienne et d'une mère antillaise, il représente ainsi la synthèse de deux mondes qu'une histoire commune réunit, l'histoire de la colonisation. Le héros individuel devient représentatif de deux groupes sociaux opprimés. Jean-Ahmed est français puisque né en métropole de parents eux aussi officiellement

français. Pourtant, la couleur de sa peau, son aspect physique en général lui interdisent l'appartenance au pays de sa naissance. À ce propos, sa mère lui écrit:

[...] tu demandes pourquoi ton père et moi avons choisi de vous élever parmi les blancs, je ne compte plus les reproches que tu m'as faits à ce sujet (Brival 1986: 22).

Jean-Ahmed est un révolté qui nourrit en lui la rancune d'être né autre que blanc et il répond à son père:

[...] l'attente sidérale du terroriste guettant l'explosion de la bombe dans les consignes de la gare, le spectre aveugle et sans pitié de la haine raciale – c'est en nous qu'ils ont germés [...] Petit père blanchi à l'école des blancs [...] le boomerang jadis lancé de ta propre main, le voici de retour (p. 38).

À l'inverse de la génération précédente, celle de ses parents, il refuse d'accepter la culture occidentale comme modèle, il refuse un "blanchissage" qui le conduirait à l'échec, au refus de soi-même. Il abandonne donc ses études en reconnaissant que:

Descartes et sa métaphysique ne pouvaient désormais suffire à me donner le change, lorsque nous ignorons tout encore de la nature réelle de nos pensées, du mécanisme inouï dont elles procèdent. 'Je pense, donc je suis'. L'adage mille fois ressassé par nos maîtres, avait cessé de me séduire (p. 68).

Jean-Ahmed recherche l'absolu.

C'est à partir de son univers carcéral qu'il se souvient de son incessante recherche d'une identité impossible à élaborer. Par le fait qu'il ne puisse se définir que par le regard d'autrui, alors que ce regard hostile ne peut que lui inspirer le refus de soi-même, il ne lui reste que la fuite pour solution. Il rejette toute norme imposée par une société dont il ne peut devenir membre à part entière:

[...] ces normes ne sont pas faites pour ceux de mon espèce, si l'on persiste à me refuser ma place d'homme dans l'ordre du monde (p. 147).

Il se réfugie dans un monde imaginaire où il entraîne sa sœur Fiona, un monde où:

Nous vivions la fuite, le délire, l'inceste, le monde à l'envers (p.28).

Sa relation avec Fiona ne deviendra incestueuse qu'au niveau du monde à l'endroit, sous le regard des autres:

Nous savons désormais ce que signifient au regard d'autrui, nos amours incestueuses (p. 76).

Les divers mécanismes d'échappatoire que Jean-Ahmed utilise vont en s'amplifiant au cours du roman:

1. Le mensonge. Il s'invente une identité exotique et plus attrayante que la sienne aux yeux des autres (des blancs). Il se dit américain tout en étant conscient de l'inutilité de sa démarche.
2. Il utilise le voyage à travers l'histoire, à la recherche de ses origines et se revoit dans les couloirs du Musée de l'Histoire comme:

visiteur perplexe [...] qui cherche en vain à reconnaître les siens dans les portraits d'ancêtres accrochés aux murs (p. 39).

3. Il s'engage dans l'action politique qui l'entraîne sur les traces de son frère Jérôme, assassiné lors d'une manifestation contre les pratiques racistes du patronat. Il en reconnaît également l'inutilité et dit:

j'avoue en être arrivé bientôt à me sentir complètement étranger à ces débats, prétextes à des joutes oratoires sans fin et à de non moins nombreuses libations (p. 49).

4. Il fuit dans le monde marginal, le monde parallèle de la drogue où il rencontre Sylvio, qui deviendra le compagnon de Fiona.
5. Il entreprend un voyage à travers le monde, encore une fois à la recherche de ses racines. Il échoue parce qu'il est différent. Il éprouve "le sentiment curieux de son 'étrangeté'" à Fort-de-France et se sent rejeté par:

ces Antilles qui [...] s'obstinent à se dérober devant moi [...] îles [...] habiles à refouler vers l'océan les visiteurs inopportuns (p. 88).

A ce sujet, Edouard Glissant écrit:

Le sort de la deuxième génération d'Antillais en France est encore plus inconfortable. Visiblement étrangers, les enfants de cette génération sont définitivement assimilés à la réalité française. En aucun cas ils ne pourraient vivre en Martinique ou en Guadeloupe, où la situation leur deviendrait vite insupportable, pour la raison qu'elle révélerait leur 'différence' d'avec un français, sans les comprendre pourtant dans un Nous différencié.

(Glissant 1981:75)

En Afrique, on le considère blanc.

6. Il fuit dans la marginalité du monde de la criminalité et n'hésite pas à aggraver un conducteur pour voler une voiture.
7. Il fuit enfin ses propres sentiments et désire devenir invulnérable:

échapper à l'étaux des sentiments pour accéder enfin à cette mort promise où l'homme n'est plus ni noir ni blanc, mais nu et transparent (p. 129).

Jean-Ahmed est du "No man's land", et ce n'est que par le suicide social qu'il aboutira dans sa recherche de l'absolu.

La solution d'échappatoire aux catégories de la société se présente à lui alors qu'il prend à son compte le crime commis contre sa sœur. Il croit ainsi non seulement prendre distance par rapport aux autres, mais aussi par rapport à lui-même; en effet, par la prise en charge du crime, il se détruit lui même, car Fiona représentait la seule personne capable d'éveiller ses sentiments, la seule personne avec laquelle il ait pu s'identifier entièrement. Avec sa disparition, il devient insensible et invulnérable. En endossant le crime, il l'utilise pour accéder à une identité transparente, il échappe ainsi au regard d'autrui.

Il se rend compte que d'être considéré comme criminel ordinaire signifierait échouer, il dit:

que me resterait-il de l'innocence de mon crime (p.168).

Son crime doit demeurer absurde dans le cadre des normes que lui-même refuse. Jean-Ahmed trouve l'absolu dans l'irrationnel où il retrouve Fiona, le seul endroit où la couleur de la peau n'a plus d'importance; il dit à la fin du roman:

Nous ne sommes plus rien ni personne. Nous n'avons nul besoin de corps ou de visage, car sur nous le regard des gens ne se pose pas. Enfin redevenus ce que nous n'avions jamais cessé d'être, nous glissons, transparents, dans les couloirs du métro, aux terrasses illuminées des cafés, parmi la foule nonchalante des grands boulevards. Nous sommes, à votre guise, les fantômes ou les elfes des temps modernes (p. 171).

Jean-Ahmed avait tout d'abord tenté de fuir une société qui le rejette et trouve finalement la solution par la fuite de soi-même pour aboutir à l'identité transparente, sans nom:

Je suis le matricule 2648-B [...] mais ce n'est là qu'une identité toute provisoire (p. 172).

En dehors de toute norme, dans l'irrationnel et la folie où la couleur n'est plus un critère de différence, il est transparent et s'adresse directement à ses lecteurs dans les dernières phrases du roman:

J'espère atteindre enfin ma délivrance, même s'il m'en coûtera des années [...] Plus d'années qu'il n'en faudra, sans doute, pour que vous perdiez le souvenir de mes actes. Mais je me console à l'idée que notre 'séparation' ne sera qu'éphémère. Et le jour où comme ressuscitée d'une longue absence, la mémoire

de moi vous reviendra sera celui de ma victoire ultime et décisive. Oui, je sais qu'à compter de ce jour vous et moi ne ferons plus qu'Un (p. 172).

Le racisme ne va-t-il pas à l'encontre de la politique d'assimilation, empêchant par là le héros à accéder à une personnalité authentique.

Jean-Ahmed est en quelque sorte un marron moderne et il correspond à la définition qu'en donne Julie Lirus:

le pouvoir colonialiste [...] imposera au peuple antillais l'image du nègre marron comme bandit, assassin fuyant le travail donc dangereux pour l'ordre social. Dans ce contexte le nègre qui cherche à s'affirmer en tant qu'homme, à se désaliéner, est un a-social, un noncivilisé qui veut se soustraire à la culture, à la civilisation, un sauvage en sorte! (Lirus 1979:22).

Jean-Ahmed dit de lui-même:

Un paria. Voilà ce que je suis finalement devenu au contact de vos jungles en béton. (Brival 1986:157)

Cette situation décrite au niveau de la fiction reflète la réalité sociale en France. Pourtant, depuis l'arrivée au pouvoir des socialistes en 1982, il semble qu'on ne soit plus aussi favorable qu'auparavant à la politique de migration qui alimente le racisme. Le BUMIDOM se nomme maintenant ANT, Agence Nationale pour l'Insertion et la Promotion des Travailleurs d'Outre-Mer. Cette nouvelle dénomination indique un changement d'esprit à l'égard des Antillais. Mais bien qu'il s'agisse là d'un phénomène social, la raison en reste la crise économique que la France traverse et le chômage qui en résulte.

## BIBLIOGRAPHIE

BRIVAL, Roland:

1986 *No Man's Land*, Paris

GLISSANT, Edouard:

1981 *Le discours antillais*, Paris

LIRUS, Julie:

1979 *Identité antillaise*, Paris

MATHIEU, Jean-Luc:

1988 *Les DOM-TOM*, Paris